

édition

DIALOGUE FAMILIER

SUR LES

COURS D'ADULTES

ENTRE UN INSTITUTEUR

ET LES JEUNES GENS DE SA COMMUNE

Par Fr. DELAGE,

Instituteur public à Antonne (Dordogne).

Prix : 50 c.



PÉRIGUEUX

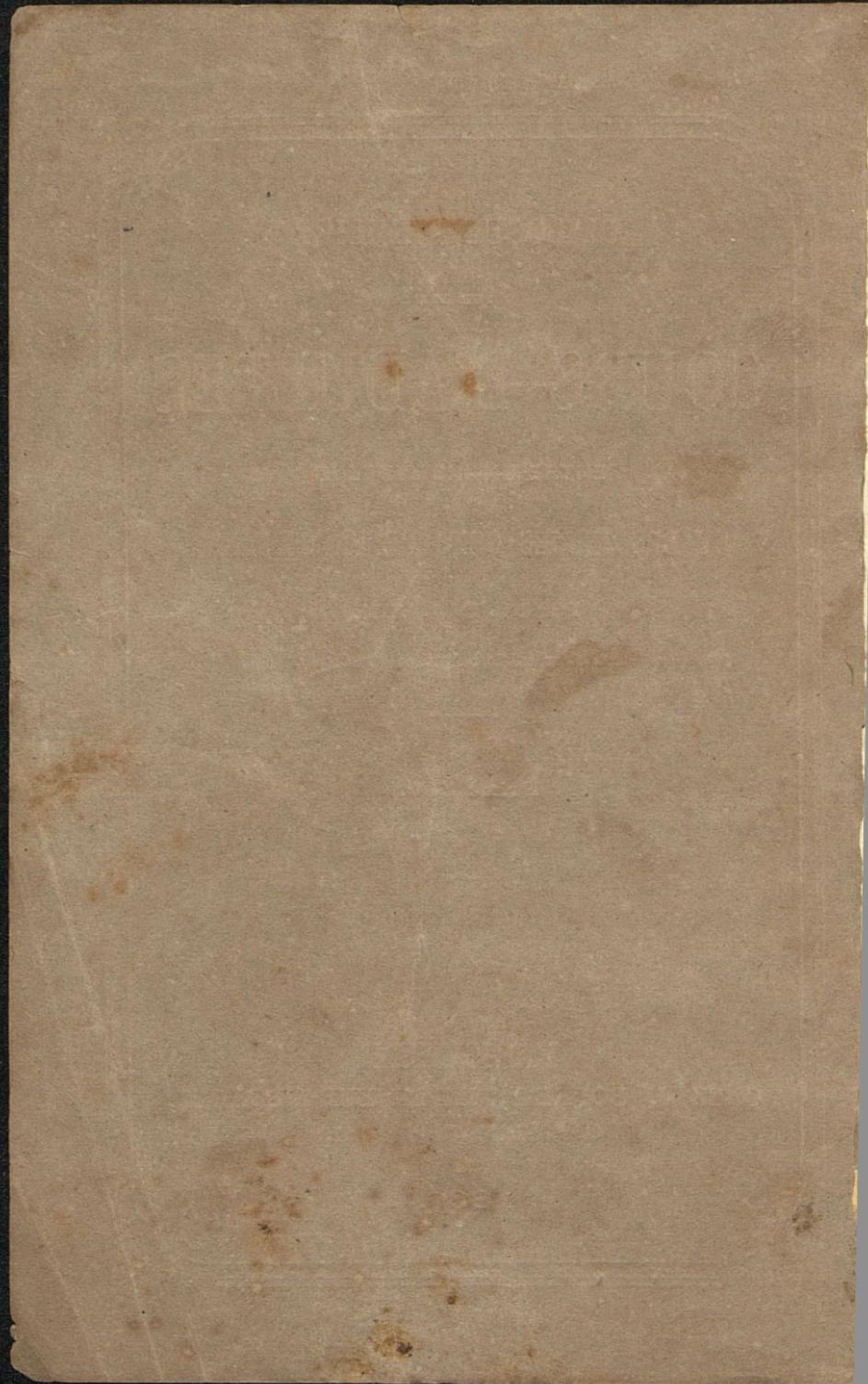
CHEZ J. BOUNET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Cours Michel-Montaigne, 24.

—
1869.

Z

6



Delage

DIALOGUE FAMILIER

SUR LES

GOURS D'ADULTES

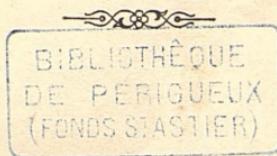
ENTRE UN INSTITUTEUR

ET LES JEUNES GENS DE SA COMMUNE

Par Fr. DELAGE,

Instituteur public à Antonne (Dordogne).

Prix : 50 c.



PZ 536

PÉRIQUEUX

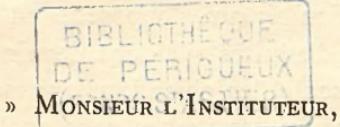
CHEZ J. BOUNET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Cours Michel-Montaigne, 24.

1869.

E.P.
PZ 536
C0002810663

L'auteur de ce dialogue a reçu de Son Excellence M. le ministre de l'instruction publique la lettre suivante :

« Paris, le 21 janvier 1869.



» J'ai reçu le Mémoire que vous avez bien voulu m'adresser et qui a pour titre : *Dialogue familier sur les cours d'adultes entre un instituteur et les jeunes gens de sa commune.*

» J'ai examiné avec intérêt les idées qui y sont contenues, et je vous remercie de m'avoir communiqué ce travail.

» Recevez, Monsieur l'Instituteur, l'assurance de ma considération distinguée.

» *Le Ministre de l'instruction publique,*

» SIGNÉ : V. DURUY. »

A MESSIEURS LES INSTITUTEURS.

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Frappé des difficultés qui s'opposent au complet succès des cours d'adultes, j'ai cru devoir résumer dans ce petit opuscule, les objections que nous font, à propos de ces cours, les jeunes gens ou leurs parents, et je les ai fait suivre des arguments qui m'ont paru de nature à les dissiper.

Je n'ai eu ni l'intention de faire une spéculation, ni la pensée de publier un ouvrage de science : toute mon ambition s'est bornée au désir d'être utile aux jeunes gens qui sont encore privés d'instruction.

Encouragé par la haute approbation de Son Excellence M. le Ministre de l'instruction publique et par les conseils bienveillants de M. l'Inspecteur d'Académie et de M. l'Inspecteur primaire, j'ai fait imprimer mon dialogue. Je ne demande qu'à couvrir mes frais d'impression. La modicité du prix vous fera comprendre le but que je désire atteindre.

Je vous offre donc, Messieurs et chers coopérateurs, mon modeste travail, et le recommande à toute votre bienveillance.

DIALOGUE FAMILIER
SUR LES
COURS D'ADULTES
ENTRE UN INSTITUTEUR
ET LES JEUNES GENS DE SA COMMUNE.

C'était un dimanche, à l'issue de la messe : il y avait un grand mouvement sur la place publique de A.... On eût dit, à voir tout ce monde réuni, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la localité. L'attention de chacun était à la nouvelle du jour ; on entendait même dans différents groupes de vives discussions, ce qui pouvait faire supposer naturellement que tout le monde n'était pas d'accord.

Voici ce qui se passait :

M. le Curé avait bien voulu annoncer du haut de la chaire que M. l'Instituteur allait ouvrir un cours d'adultes gratuit, et que tous les jeunes gens qui désiraient profiter du bienfait de l'instruction, devaient aller se faire inscrire immédiatement à l'école.

La nouvelle était importante, en effet, et d'une gravité exceptionnelle. Désormais, chacun pouvait apprendre à lire, à écrire, à compter, et *gratuitement*. L'éclairage et le chauffage n'étaient pas même à la charge des élèves.

En présence de tous ces avantages, qui aurait pu douter qu'un seul adulte eût hésité à se faire inscrire ? — Personne. — Eh bien ! cela se passait néanmoins autrement chez les jeunes gens présents sur la place publique de A..., et c'était là le motif de la discussion dont nous parlons.

A ce moment, l'Instituteur sortait de l'église et se disposait à se rendre dans la salle d'école pour recevoir ceux qui désireraient fréquenter le cours d'adultes. Il fut aussi surpris que peiné en entendant certains propos qui dénotaient de la part de leurs auteurs une ignorance complète. Il ne se découragea pas, et il jugea qu'il fallait, à tout prix, gagner ces indifférents à la cause du progrès et travailler à leur bien, même contre leur gré.

Il accepta donc la discussion sans hésitation et avec l'espoir de les convaincre.

— Allons, mes amis, dit-il, en se plaçant au milieu de la foule, suivez-moi tous, venez vous faire inscrire ; nous discuterons ensuite vos intérêts et les avantages des cours d'adultes.

UN JEUNE HOMME. — Mais, monsieur l'Instituteur, je ne suis jamais allé à l'école. Que voulez-vous que je puisse apprendre pendant trois mois ? Et puis, quand bien même j'apprendrais un peu à lire, à quoi cela me servirait-il ? Je l'aurais bientôt oublié.

L'INSTITUTEUR. — Ah ! mon ami, que j'éprouve de la peine à vous entendre parler ainsi ! je ne vois dans vos paroles qu'erreur, indifférence ou insouciance, et toujours à votre préjudice.

Vous vous trompez grandement si vous croyez ne pouvoir apprendre. D'abord, je ferai la classe, non pas pendant trois mois, mais bien pendant cinq mois, *novembre, décembre, janvier, février et mars*. Avec de la bonne volonté, vous pouvez venir pendant tout ce temps-là, et je

puis vous affirmer que si vous fréquentez l'école régulièrement, vous saurez lire, écrire et même calculer à la fin de l'hiver. Vous craignez, dites-vous, d'oublier ce que vous aurez appris ; cette crainte est un manque d'énergie. Comment ! vous oublierez ? mais vous n'avez pas réfléchi, mon ami, sur ce que vous venez de dire. C'est une faiblesse de votre part qui vous fait douter de vos propres forces.

Vous pouvez être certain qu'à mesure que vous vous instruirez, vous éprouverez le besoin de vous instruire davantage, et il viendra même un moment où vous ne pourrez plus vous priver de faire chaque jour une bonne lecture, qui fortifiera votre esprit et développera les bons sentiments que vous avez dans le cœur.

Ce désir de parvenir toujours à quelque chose de meilleur, c'est ce qu'on appelle la persévérance, et ce n'est que par elle que vous atteindrez le but vers lequel vos efforts devront se diriger. La persévérance dans l'étude peut vaincre la nature elle-même.

Avec de la volonté, mon ami, vous pouvez donc apprendre et ne pas oublier. Pour cela, il vous suffira, à la fin de l'hiver, d'employer quelques heures de vos dimanches à vous rappeler ce que vous aurez appris ; à faire une lecture, une page d'écriture que vous me communiquerez ensuite ; je vous en ferai voir les points défectueux, et, de cette manière, vous pourrez, sans oublier, arriver au nouveau cours que nous ferons l'hiver suivant. Vous y viendrez, et vous apprendrez assez pour ne plus oublier.

Armez-vous donc de courage et de persévérance, mon ami, et vous verrez qu'au lieu d'oublier, vous vous perfectionnerez de plus en plus.

UN CONSCRIT. — Vous m'avez dit, monsieur l'Instituteur, qu'étant de la conscription cette année, et bientôt soldat, peut-être, je ne pouvais pas me dispenser d'aller

à l'école ; il me semble qu'on peut être soldat sans savoir ni lire ni écrire.

L'INSTITUTEUR. — C'est une grande erreur, mon ami. Je ne veux point dire qu'on ne puisse pas faire un soldat, et un bon soldat, sans savoir lire. Je suis persuadé que tous, tant que nous sommes, nous aimons ardemment la France, notre chère patrie, et je suis convaincu aussi que si l'ennemi menaçait nos frontières, nous nous lèverions tous, savants et ignorants, pour les défendre. Alors nous deviendrions des lions : nous saurions combattre, vaincre ou mourir ! Mais il y a un intérêt tout particulier pour le soldat de savoir lire et écrire. Je suppose que vous le soyez, ce qui peut fort bien vous arriver, car vous n'avez aucun des cas d'exemption prévus par la loi. Lorsque vous aurez quitté le foyer paternel et que vous serez en garnison dans des pays lointains, vous éprouverez le besoin naturel d'écrire à vos parents, à vos amis, pour leur donner de vos nouvelles. Si vous ne savez pas écrire vos lettres vous-même, vous serez obligé d'avoir recours à vos camarades, ce qui est toujours pénible, sans compter que d'autres ne diront jamais ce que vous sentez aussi bien que vous l'exprimeriez vous-même. Et puis, mon ami, il en coûte toujours de s'adresser aux autres, et vous savez bien que le soldat n'est pas riche.

Il y a aussi un autre intérêt qui doit vous engager à vous instruire. Si vous êtes illettré, vous resterez toujours simple soldat, tandis que si vous travaillez à votre instruction, vous pouvez obtenir des grades. Qui sait, d'ailleurs, ce que l'avenir vous réserve ? Avec de l'intelligence, du travail et une bonne conduite, on peut arriver à tout sous un gouvernement aussi paternel et aussi libéral que celui de Napoléon III. On a vu, et on voit encore de simples soldats parvenir aux grades les plus élevés.

UN AUTRE JEUNE HOMME. — Mon père n'a jamais été à l'école, et cependant il a su diriger ses affaires et gouverner sa famille. On n'a pas besoin de savoir lire pour gagner sa vie et travailler la terre.

L'INSTITUTEUR. — Si votre père vous conseille de ne pas aller à l'école, mon ami, je le regrette inniniment pour vous et pour lui ; mais je ne puis le creire. Vous devez certainement respecter les auteurs de vos jours, ils sont sacrés pour vous, et cependant vous ne devez pas moins secouer en eux, autant qu'en vous-même, le joug de l'ignorance qui vous laisse dans une vieille routine.

D'autres personnes , malheureusement , raisonnent comme votre père et vivent dans les mêmes erreurs ; mais combien seraient-elles plus heureuses, si elles suivaient les progrès de notre époque et les principes qu'on enseigne aujourd'hui ! Je suis persuadé que si votre père était ici, il nous dirait qu'il y a de cela cinquante ans et même vingt ans, la plupart des propriétés ne produisaient pas la moitié de ce qu'elles donnent aujourd'hui, et qu'il y avait beaucoup plus de misères.

Eh bien ! à quoi doit-on cette double richesse ? C'est à l'instruction , mon ami. Des savants en agriculture, qu'on nomme agronomes, ont écrit des livres qui enseignent les différentes manières de cultiver la terre ; les propriétaires intelligents et instruits ont puisé dans ces livres d'utiles enseignements, et voilà pourquoi ils ont doublé leurs revenus ; tandis que d'autres, qui ont vécu dans l'ignorance et la routine (votre père en est un exemple), n'ont rien changé à leur position de fortune.

Et je suis sûr encore que votre père reconnaît tous ces avantages ; je pense même qu'il a souvent regretté de ne pas savoir lire et écrire lorsqu'il a eu des affaires à traiter ou des comptes à régler.

Venez donc à l'école, mon ami, vous apprendrez à

lire. Il y a dans la bibliothèque communale des livres qui traitent de l'agriculture et que je vous prêterai. Le soir, vous en ferez la lecture à votre père, au foyer de la famille, il y prendra goût, il mettra les leçons à profit, et tous, vous verrez que vous vous en trouverez bien.

UN AUTRE JEUNE HOMME. — Monsieur, je voudrais bien aller à l'école, mais je n'ai pas le temps.

L'INSTITUTEUR. — Vous n'avez pas le temps ! mon ami. Vous me donnez là une mauvaise raison, et je vais vous le prouver.

Comment ! vous dites que vous n'avez pas le temps ? Et que faites-vous de vos soirées, de ces longues soirées d'hiver ?

Mais, si je ne vous connaissais pas, je dirais que vous êtes un paresseux ; et cependant je sais que vous êtes laborieux, sage et économique ; vous êtes même intelligent. Il ne vous manque qu'une chose pour faire de vous un garçon parfait : c'est un peu d'instruction.

Vous ne savez pas, bien entendu, parler français, puisque vous n'avez pas appris à lire, et vous m'avez dit vous-même combien vous le regrettiez, lorsque vous receviez chez vous des personnes bien élevées. Vous vous êtes plaint aussi de ce que votre père ne vous avait pas envoyé à l'école dans votre jeune âge. Et c'est vous qui venez me dire que vous n'avez pas le temps ! Vous voulez dire, peut-être, que c'est votre père qui regrette le temps que vous emploieriez à venir en classe ; mais il peut fort bien parer lui-même aux exigences de la grange et de l'étable. Je lui parlerai, et vous viendrez à l'école.

UN AUTRE JEUNE HOMME. — Mais, monsieur, croyez-vous que lorsqu'on a travaillé tout le jour et que l'on rentre à la maison le soir bien fatigué, harassé des peines de la

journée, on ait le goût de venir à l'école ? On a beaucoup plus envie de se reposer.

L'INSTITUTEUR. — Je comprends, mon ami, qu'après le travail, il faut le repos ; mais, pas plus que vous ne voulez d'excès dans le travail, pas plus il ne faut en mettre dans le repos. Trop de repos altère la santé ; et puis, rappelez-vous ce proverbe : « *L'oisiveté conduit à la paresse, et la paresse, un des premiers vices de l'homme, conduit à tous les autres.* »

Oui, le jour a été fait pour le travail, et la nuit pour le repos ; mais le dimanche est là pour nous délasser des fatigues de la semaine. D'un autre côté, l'hiver n'est pas la saison où l'ouvrier se fatigue le plus ; c'est, au contraire, l'époque où il a le plus de repos. Je ne puis donc qu'attribuer la raison que vous me donnez, sinon à la paresse, du moins à un manque de courage. Mais prenez-y garde, mon ami, celui qui n'a pas la force de sa volonté, celui qui ne sait pas commander à ses mauvais penchants, et qui n'est pas le maître de ses passions, tombe bientôt dans la mauvaise voie, il est sur le bord de l'abîme, à un pas de sa perte. Le meilleur moyen d'éviter cette chute dangereuse, c'est le travail ; sans lui, pas de plaisir, pas de satisfaction intérieure. Sans le travail, tout est tristesse et ennui autour de soi. Le travail, au contraire, relève le moral parfois abattu par les peines de la vie, et il fait oublier bien des injustices, bien des soucis et des disgrâces.

Venez donc à l'école, mon ami, et quand vous aurez appris à lire, vous trouverez dans les livres des choses bien consolantes que vous aimerez à lire dans vos soirées d'hiver. Essayez toujours, et vous verrez que vous n'aurez pas à vous en repentir. Le soir, quand vous rentrerez chez vous, vous aurez la satisfaction d'avoir bien employé votre temps, et votre sommeil sera plus doux, votre repos sera plus calme.

UN HOMME MARIÉ. — Monsieur, je voudrais bien aller à l'école, mais je suis trop vieux maintenant pour pouvoir apprendre à lire. A quoi cela me servirait-il, à mon âge ?

L'INSTITUTEUR. — Non, mon ami, vous n'êtes pas trop âgé ; on n'est jamais trop vieux pour apprendre ce qui est nécessaire, j'ajoute même ce qui est indispensable à l'homme.

On a vu des hommes commencer leurs études à un âge déjà avancé et parvenir ensuite aux emplois les plus élevés. Je puis vous dire que j'ai connu moi-même un de ces hommes éminents, qui à vingt ans ne savait pas lire, et qui arriva plus tard à la tête d'un des collèges de notre département, qu'il dirigea longtemps avec succès.

Je sais bien que vous ne pouvez pas espérer une telle réussite ; mais quel plaisir ce sera pour vous de lire avec vos enfants une de ces belles histoires de Napoléon I^r, que vous aimez tant à entendre raconter !

Et puis, savez-vous que vous vous estimerez très-heureux de pouvoir noter vos recettes et vos dépenses et vous rendre compte ainsi de l'état de votre budget ? Et d'un autre côté, ne serez-vous pas content de lire vous-même les lettres que vous recevrez relatives à vos affaires, sans être obligé de les communiquer à des yeux parfois indiscrets ? Il y a aussi des livres qui traitent de votre état ; vous qui avez le goût de la mécanique, vous pourrez vous perfectionner et améliorer ainsi votre position. Voilà, mon ami, les avantages de l'instruction, et je suis sûr que si vous aviez su lire et écrire plus tôt, votre position, quoiqu'elle ne soit pas mauvaise, serait néanmoins meilleure.

UN AUTRE JEUNE HOMME. — Je comprends, monsieur, que c'est bien de fréquenter le cours d'adultes, mais je suis trop éloigné de l'école, et ce serait trop pénible de faire tous les soirs un si long trajet.

L'INSTITUTEUR. — Le motif que vous me donnez, mon ami, me prouve que vous ne comprenez pas votre propre intérêt. J'y vois encore un manque d'énergie, une certaine mollesse dont il faut vous dénier, et, permettez-moi de vous le dire, j'y vois aussi un manque de bonne volonté.

L'instruction est aujourd'hui tout ce qu'il y a de plus important. Chacun a besoin de savoir lire et écrire ; l'homme complètement ignorant n'est pas au niveau du progrès social ; ses facultés sommeillent, et l'étude seule les développe et les agrandit en élevant son intelligence.

Comment ! mon ami, pour sortir de l'état d'ignorance dans lequel vous vivez, vous n'auriez pas le courage de franchir quelques kilomètres ? Mais ce serait un manque d'énergie de votre part, vous seriez d'une apathie impardonnable, et vos camarades ne manqueraient pas de vous tourner en dérision, de vous donner un ridicule dont vous seriez certainement contrarié.

Allons, mon ami, vous aurez un peu plus de fermeté, un peu plus de courage, et vous ne vous endormirez pas dans la mollesse. Sachez-le bien, la mollesse est sœur de la paresse, et rappelez-vous ce que je viens de dire de ce dernier vice.

Je vous ai dit aussi que vous n'aviez pas assez de volonté ; ce n'est que trop vrai, et la preuve c'est que vous ne trouvez pas être trop éloigné et prendre trop de peine pour venir le dimanche passer votre soirée au cabaret, ou aller beaucoup plus loin dans des réunions qui ne sont pas moins dangereuses. Ah ! si vous aimiez le repos comme vous le dites, vous le trouveriez au sein de la famille, dans ce sanctuaire d'amour, de paix et d'ineffable bonheur ! Mais vous renoncez à ces doux plaisirs, pour courir après d'autres plaisirs insensés, dans des maisons de dissipation et de débauche. Vous y perdez votre réputation, votre santé s'y ruine, votre

coeur s'y gâte, et vous y dépensez le fruit de votre travail et de vos sueurs. En fin de compte, il ne vous reste que le dégoût et le désespoir.

Ayez donc la volonté de vous instruire, mon ami. L'homme qui aurait simplement l'intention de faire une chose, sans avoir la ferme volonté de l'exécuter, et qui se laisserait arrêter par tel ou tel obstacle, est un être pusillanime.

Oui, ce n'est que par une volonté persévérande que vous arriverez à votre but; lorsque ce but sera difficile à atteindre et que la route sera semée d'obstacles, armez-vous d'une volonté ardente et infatigable, vous êtes sûr du succès.

Venez donc à l'école, mon ami, et rappelez-vous que vouloir c'est pouvoir.

UN AUTRE JEUNE HOMME. — Oh! monsieur, je voudrais bien aller à l'école, mais je suis domestique, et je craindrais de contrarier mon maître.

L'INSTITUTEUR. — Je comprends votre réserve, mon ami, mais vous n'avez pas parlé à votre maître de votre intention. Je le connais, c'est un honnête homme, par conséquent un bon maître, et je suis sûr qu'il ne vous aurait pas refusé. Je lui parlerai pour vous, je me charge d'obtenir son consentement, et vous viendrez à l'école. De votre côté, vous redoublerez de zèle et d'efforts, vous ferez tout ce qu'il dépendra de vous pour répondre à ses bontés, et pour le dédommager, autant qu'il vous sera possible, du temps que vous perdrez. Un domestique, qui a un bon maître comme vous en avez un, doit lui savoir gré des égards qu'il en reçoit, et il peut facilement lui prouver sa reconnaissance par son attachement, son travail et sa bonne conduite. J'espère, mon ami, que vous vous rendrez ainsi digne de la bienveillance de votre maître.

UN AUTRE JEUNE HOMME. — C'est moi, monsieur, qui, tout à l'heure, étais le plus terrible ennemi des cours

d'adultes. Je ne croyais pas que ceux qui ont appris les premiers éléments à l'école primaire pussent s'y perfectionner, et je doutais encore davantage du succès de ceux qui sont complètement illettrés. Voilà pourquoi je combattais votre cours d'adultes ; mais, maintenant que je comprends tout l'intérêt que chacun de nous a de s'instruire, maintenant que je connais votre dévoûment, je me sens tout honteux, monsieur, de ma première opposition, et je vous en fais mes excuses. Je puis vous assurer, au nom de mes camarades, que nous irons tous à l'école, et que nous vous garderons une reconnaissance éternelle pour le bien que vous avez commencé à nous faire aujourd'hui, et pour le bienfait de l'instruction que nous trouverons à votre cours d'adultes.

TOUS LES JEUNES GENS. — Oui, monsieur l'Instituteur, nous irons tous à l'école, et vous pouvez compter sur notre reconnaissance.

L'INSTITUTEUR. — Oh ! mes amis, que vous me faites plaisir en parlant ainsi ! je vous félicite de votre bonne volonté et de vos bons sentiments.

Oui, mes amis, vous tous qui m'entendez, vous viendrez au cours d'adultes. Vous répondrez ainsi aux intentions de l'Empereur, qui ne veut que votre bien, et, laissez-moi vous le dire, jamais aucun gouvernement n'a tant fait que le sien pour le peuple des campagnes. L'instruction se répand à grands flots dans toute la France. Encore quelques années, et il n'y aura plus un seul ignorant. Aussi, mes amis, devons-nous remercier l'Empereur de sa haute sollicitude. Nous lui en conserverons donc une éternelle reconnaissance et un dévouement sans bornes, nous rappelant que ce n'est qu'à lui que nous devons ce grand bienfait.

Le département de la Dordogne est un des plus arriérés relativement à l'instruction ; mais M. le Ministre de

l'instruction publique veille sur nous avec une sollicitude toute particulière. Les premiers soins de M. le Préfet, en arrivant dans notre département, ont été pour le développement de l'instruction primaire, et vous savez qu'il a eu la généreuse pensée de former une société dans ce but ; sachons lui en être reconnaissants.

M. l'Inspecteur d'Académie seconde M. le Préfet dans cette mission laborieuse avec un grand dévoûment. Il est votre premier ami, et il lui serait bien pénible de voir ses efforts rester sans résultat.

Vous vous rappelez aussi les conseils éclairés et bienveillants que M. l'Inspecteur primaire voulut bien vous donner lorsqu'il nous fit l'honneur de venir présider notre distribution de prix.

Vous seriez donc ingrats, mes amis, si vous ne répondiez pas aux généreux efforts que l'administration supérieure emploie à vous faire instruire.

L'instruction est un si grand bienfait ! c'est par elle que les peuples arrivent à la civilisation, à la prospérité nationale, et, enfin, au bonheur !

L'histoire de tous les peuples nous donne toujours les mêmes exemples, toujours les mêmes leçons.

Voyez la Grèce : au temps de son antique splendeur, dont le souvenir se perpétuera dans tous les siècles, elle était riche et respectée, elle faisait l'admiration de l'univers entier, et, aujourd'hui que l'instruction ne la soutient plus de son puissant pouvoir, elle n'est plus qu'une nation dégénérée. L'instruction est convoitée de toutes les nations ; elle est le point de mire de tous les peuples. L'Amérique, l'Allemagne, la Suisse, la Belgique, marchent hardiment vers ce noble but et rivalisent d'efforts pour en éléver le niveau.

Croyez-vous, mes amis, que notre Empereur, qui est

le digne héritier de Napoléon I^{er}, veuille que la France reste en arrière dans ce progrès universel ?

— Non, la France qui a fait 89, la France qui a jeté les premières bases de la civilisation, ne dégénérera pas sous le règne d'un Napoléon !.....

« Le peuple qui a les meilleures écoles, a dit un éminent publiciste, est le premier peuple. S'il ne l'est pas aujourd'hui, il le sera demain. »

L'étude et l'instruction ! Ce sont de douces amies qui paient généreusement les soins qu'on leur rend, soit qu'elles nous créent des ressources pour les besoins de la vie, soit qu'elles nous procurent des jouissances intellectuelles, et les biens qu'elles nous donnent ont cela de supérieur à tous les autres, qu'ils bravent les chances de la fortune.

Vous ne pouvez donc, mes amis, employer trop de temps à vous instruire. Il me serait facile de vous faire comprendre, par des détails plus étendus, les avantages matériels qui sont attachés au savoir ; mais ce serait faire injure aux bonnes intentions que vous venez de me témoigner, que de vous répéter que l'instruction vous est nécessaire en toute prévision, en toute éventualité. Je me bornerai à vous dire que vous devez persévéérer dans le travail. Travaillez donc, jeunes gens, et travaillez sans relâche, car le travail produit en nous ces douces habitudes d'ordre et de sagesse qui font le honneur de l'homme.

Travaillez toujours, quelle que soit votre position dans la vie. Il y a des jeunes gens qui s'imaginent que lorsqu'ils ont appris à lire et à écrire, ils n'ont plus besoin d'étudier. C'est une grave erreur : s'ils veulent réussir dans la profession qu'ils ont embrassée, il leur est indispensable de consacrer chaque jour quelques instants à se perfectionner dans les connaissances qu'ils ont puisées à l'école primaire.

Et quand même ils ne se procureraient par là qu'un utile délassement, ce serait déjà une chose heureuse, car varier ses travaux en utilisant ses loisirs, c'est un moyen de se préserver de l'ennui et de la fatigue.

Le célèbre Rollin, cet ami si dévoué de l'enfance, qui consacra sa vie à l'éducation de la jeunesse, disait, en parlant des fruits de l'étude : « L'étude supplée à la stérilité de l'esprit et lui fait tirer d'ailleurs ce qui lui manque. Elle étend ses connaissances et ses lumières par des secours étrangers, porte plus loin ses vues, multiplie ses idées, les rend plus variées, plus distinctes et plus vives. Nous naissions dans les ténèbres de l'ignorance, et la mauvaise éducation y ajoute beaucoup de faux préjugés. L'étude dissipe les premières et corrige les autres. Elle donne à nos pensées et à nos raisonnements de la justesse et de l'exactitude. Elle nous accoutume à mettre de l'ordre et de l'arrangement dans toutes les matières dont nous avons ou à parler, ou à écrire. Elles présente pour guides et pour modèles les hommes les plus éclairés et les plus sages de l'antiquité, qu'on peut bien appeler en ce sens, avec Sénèque, les maîtres et les précepteurs du genre humain. En nous prêtant leur discernement et leurs yeux, elle nous fait marcher avec sûreté à la lumière que ces guides choisis portent devant nous. »

« Aimer à lire, disait aussi Montesquieu, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses. »

Voilà, mes amis, les nobles enseignements de ces grands hommes. Vous en ferez votre profit, et vous vous souviendrez que ce n'est que par l'étude que vous pourrez vous perfectionner dans les connaissances que vous aurez puisées aux cours d'adultes.

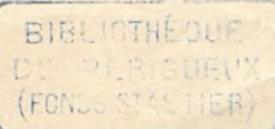
Ensuite, mes amis, tournez vos regards vers la famille. Ne sentez-vous pas battre votre cœur à ce mot ? C'est là

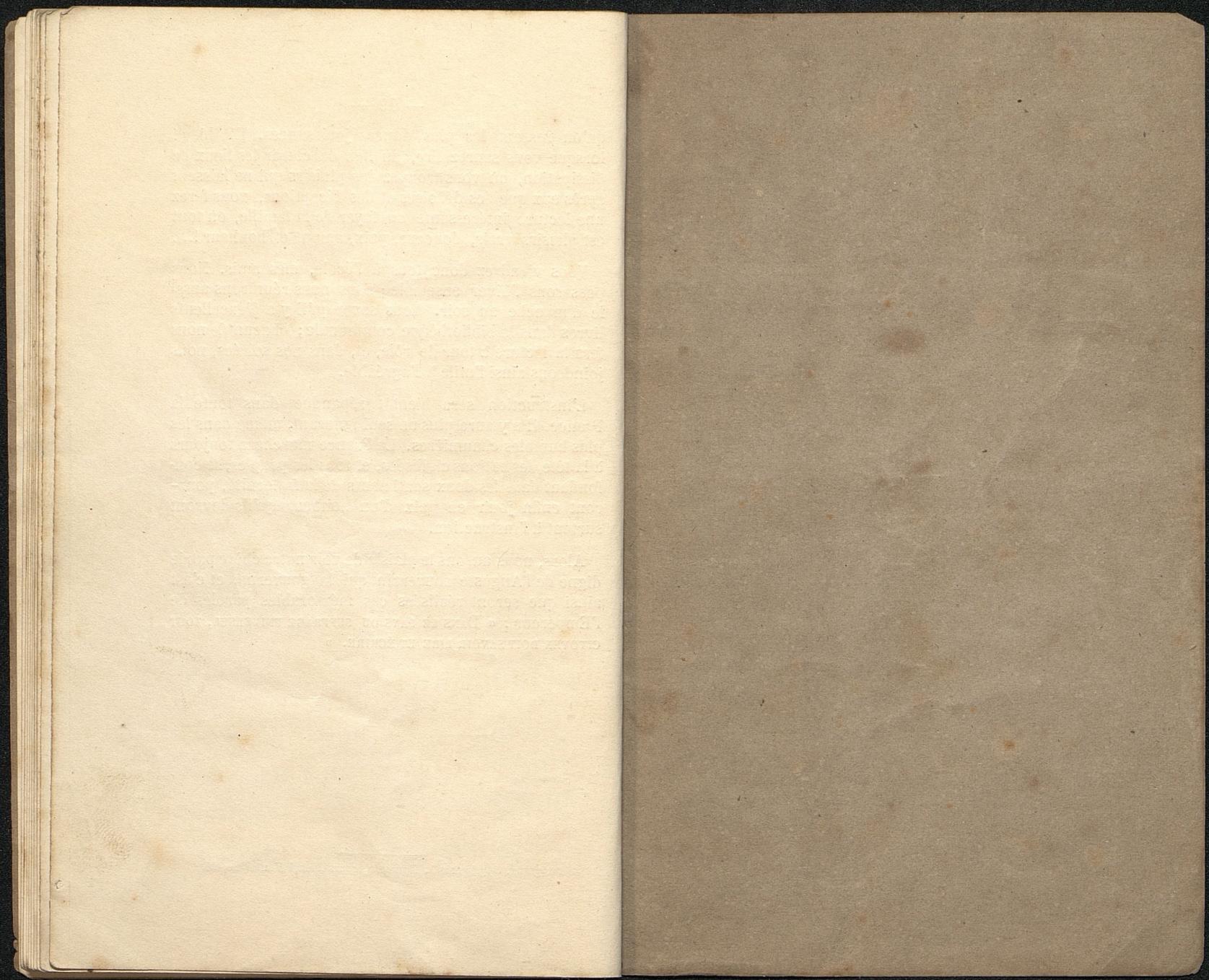
qu'on ressent les plus douces jouissances. Eh bien ! lorsque vous saurez lire, au lieu de courir les lieux de dissipation, où vous trouvez des plaisirs qui ne laissent après eux que des déboires et des déceptions, vous ferez une lecture intéressante au foyer de la famille, où tout est plaisirs vrais, douceur, paix, amour et bonheur !....

Vous viendrez donc tous à l'école, mes amis. Nous passerons l'hiver ensemble ; nous nous réunirons aussi le dimanche au soir. Vous savez qu'il y a d'excellents livres dans la bibliothèque communale ; chacun de nous fera la lecture à tour de rôle, et, dans nos soirées, nous joindrons ainsi l'utile à l'agréable.

L'instruction sera bientôt répandue dans toute la France. Il n'y aura plus un seul ignorant, même dans les plus humbles chaumières. La France marchera toujours à la tête des nations civilisées, et tous les peuples, se confondant dans les doux sentiments de la fraternité, pourront enfin jouir en paix d'un honneur qu'ils devront surtout à l'instruction.

Alors, nous aurons le plaisir de voir notre chère patrie digne de l'Auguste souverain qui la gouverne, et c'est ainsi que seront réalisées ces mémorables paroles de l'Empereur : « DANS LE PAYS DU SUFFRAGE UNIVERSEL, TOUT CITOYEN DOIT SAVOIR LIRE ET ÉCRIRE. »





P

58